
Anthony Glinöer, *La Querelle de la camaraderie littéraire*

Lise Sabourin



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/8644>

DOI : 10.4000/studifrancesi.8644

ISSN : 2421-5856

Éditeur

Rosenberg & Sellier

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2008

Pagination : 680-681

ISSN : 0039-2944

Référence électronique

Lise Sabourin, « Anthony Glinöer, *La Querelle de la camaraderie littéraire* », *Studi Francesi* [En ligne], 156 (LII | III) | 2008, mis en ligne le 30 novembre 2015, consulté le 09 janvier 2021. URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/8644> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/studifrancesi.8644>

Ce document a été généré automatiquement le 9 janvier 2021.



Studi Francesi è distribuita con Licenza Creative Commons Attribuzione - Non commerciale - Non opere derivate 4.0 Internazionale.

Anthony Glinoër, *La Querelle de la camaraderie littéraire*

Lise Sabourin

RÉFÉRENCE

ANTHONY GLINOËR, *La Querelle de la camaraderie littéraire*, Genève, Droz, 2008, pp. 252.

- 1 Le fameux pamphlet d'octobre 1829 sur «la camaraderie littéraire» de Latouche et la réponse de Gustave Planche, deux ans plus tard, par son article *De la haine littéraire*, sont célèbres. Encore appréhende-t-on moins facilement les «dizaines de polémistes, romanciers, poètes et vaudevillistes» (p. 9) que la querelle impliqua durant quinze ans. C'est ce à quoi s'est attelé Anthony Glinoër dans ce livre qui, outre l'avantage d'offrir les textes, issus de «revues de grande envergure», mais aussi de «la petite presse littéraire, la presse mondaine, les scènes des petits et grands théâtres, les romans satiriques, les préfaces, et jusqu'à certains recueils poétiques» (ibid.), donc éparpillés et peu accessibles, et de les organiser en phases nettes, en dégage avec esprit de synthèse les enjeux.
- 2 Stendhal, Scribe, Sainte-Beuve, Balzac sont les noms des plus grands engagés dans la bataille de 1824 à 1839, au sein de cette République des lettres débarrassée de ses mécènes, mais d'autant plus engluée dans ses soucis de financement pour la littérature. Les écrivains sont conscients que le sacerdoce laïc que le prophète romantique endosse ne masque pas vraiment leur perte d'influence temporelle dans la société. Aussi, au sein d'une population intellectuelle plus nombreuse après la Révolution, chacun ressent-il le besoin d'un compagnonnage qui puisse éclairer le public affamé de lecture sur les choix prioritaires parmi les écrits contemporains. L'offre s'est agrandie du fait de la modernisation de la presse et de la diffusion par cabinets de lecture; la reprise d'une feuille à l'autre, la promotion dépendante de la bonne volonté des éditeurs ne protègent pas encore les auteurs malgré leur avancée progressive vers la propriété littéraire.

- 3 La formule du cénacle se veut la version moderne du salon littéraire d'Ancien Régime, par son caractère restreint à un cercle déjà délimité, avec une homogénéité plus grande que les mondanités ne le permettaient. Une certaine communauté de pensées, de valeurs esthétiques rassemble a priori ses membres, mais n'interdit pas les effets pervers de la réitération des rencontres ou de la reconnaissance hiérarchisée entre ces «pairs». Aussi par esprit de solidarité risque-t-on d'y pratiquer la connivence critique, avec ses éventuels contrecoups sur la crédibilité d'authenticité de la gloire décernée par la coterie. Mais les créateurs y trouvent également de quoi alimenter leur imaginaire par la conversation, entre amis comme entre rivaux.
- 4 L'ouvrage, organisé en deux périodes autour de 1830, suit en dix chapitres les méandres de la querelle. A. Glinoër entremêle habilement narration et documents pour en faire émerger les étapes: de «la première escarmouche» (pp. 23-32) en 1818, lors du lancement d'un dîner mensuel initiateur du «Conservateur littéraire» hugolien, puis de «La Muse française» dont s'écarte Latouche pour écrire au «Mercure du XIX^e siècle», au «règne du charlatanisme» (pp. 33-49), d'après le titre de l'opéra-vaudeville de Scribe qu'il choisit pour résumer la vampirisation de la littérature par la politique sous Charles X, qui déclenche, notamment après le poème beuvien sur «Le Cénacle» en 1829, «l'invention de la camaraderie» (pp. 51-68) par le virulent Latouche, avec ses «prolongements et déplacements» (pp. 69-91) dans le débat entre classiques et romantiques (pp. 93-108).
- 5 Avec le recul, la disparition du cénacle hugolien n'empêche pas la persistance de la querelle. «En actes» (pp. 113-128) littéraires d'abord, par sa fictionnalisation dans l'univers romanesque, puis critique, avec les réflexions de Sainte-Beuve et Planche (pp. 129-177) sur les portraits d'écrivains comme sur la sociabilité artistique. Tandis que ces deux grands ancêtres de l'histoire littéraire occupent le devant de la scène, s'agitent toujours «les soldats de l'an II» (pp. 179-196) qui se réunissent désormais à l'Arsenal, petit Cénacle où ils affrontent la nouvelle génération des Jeunes-France, jusqu'aux «derniers feux» (pp. 197-226) de leur maturité, parfois académique, que raille Balzac. Si *Illusions perdues* en donne une ironique représentation idéalisée autour de d'Arthez, la réalité en a fourni une image moins conviviale que les écrivains des décennies suivantes, quitte à surenchérir en étroitesse préventive, regretteront pourtant comme palliative à l'industrialisation de la littérature.